

ROMAN

FILLE DE SANG

Arounwadi

GOPE
éditions

Arounwadi

FILLE DE SANG

Roman

Traduit du thai par Marcel Barang



TITRE ORIGINAL :

การล่มสลายของสถาบันครอบครัวที่ความรักไม่อาจเยียวยา

© อรุณวดี อรุณมาศ (Arounwadi), 1997

ISBN 979-10-91328-21-0

© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, août 2015,
pour la version française

Couverture : David Magliocco

Crédit photographique : © Emz Nocedo, 2011

Relecture, correction : David Magliocco, Jacqueline
Rochefeuille

Ouvrage publié avec le concours de



Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

Fille de sang est un roman percutant à plus d'un titre. La narratrice y témoigne de son enfance en souffrance et de sa quête d'affection dans une cellule familiale sans cesse recomposée et remise en question.

Dès les premières lignes, le lecteur se laisse emporter. L'écriture musclée qui s'exprime ici enchaîne les phrases courtes et parfois syncopées, à travers un récit invitant à pénétrer dans la démesure. En effet, c'est un véritable coup de poing aux idées préconçues sur la Thaïlande et son sourire gracieux. Celui-ci n'est pas nié, mais l'auteur nous place face à ce qu'il y a derrière. *Je détaille le visage de cette autre moi-même (...), j'y vois un sourire. Un sourire de pure malice. Si odieux que j'en ai la chair de poule (...). Je m'empresse de fermer les yeux, mais le sourire est toujours devant moi.*

Le titre trouve son illustration dans le sang qui, du premier au dernier mot, colore le récit : si certains adolescents se scarifient, la jeune narratrice, elle, s'autodétruit en se saignant comme un animal, pour apaiser la folie qui la guette. L'auteur prend soin d'expliquer la genèse de cette obsession par la frustration affective, puis par des scènes brutales mais ordinaires qui n'ont pas échappé au regard de l'enfant quand, chez elle, on saignait et tuait des animaux pour les villageois. *Les buveurs montent et s'asseyent en cercle, accompagnant leur boisson des amuse-gueule habituels : sang frais aux piments, foie cru, viande grillée et nâm tok.*

Plongé dans la vie quotidienne de familles éclatées, le lecteur est aussi confronté à la condition des femmes en Thaïlande, désespérément en quête de stabilité. La mère de la narratrice ressemble à sa fille dans son besoin d'un être qui saurait prendre soin d'elle. Le portrait qu'elle brosse des hommes est sombre ; s'ils sont gentils – comme son beau-père – c'est forcément qu'ils sont faibles, jouent et perdent tout. Quant aux autres, ils boivent ou, comme le père de la narratrice, ne peuvent se contenter d'une seule femme et ne reconnaissent pas toujours leur paternité. La cellule familiale est donc instable, alors que la cohésion familiale ainsi que la nécessité de ne jamais perdre la face en montrant son échec ou sa souffrance s'avèrent essentielles, en Thaïlande. Non-dits et frustrations ne peuvent alors que s'accumuler, *un trop-plein de hargne au cœur*.

Par contraste, l'auteur écrit ce qui, d'ordinaire, n'est pas montré. Elle entraîne son lecteur dans ce flot en crue et c'est une chance pour lui, d'être invité au-delà des apparences. Derrière, se dessine le ressenti intense de l'enfant vibrant du seul désir, au départ, d'être acceptée et prise dans les bras par ceux qu'elle aime sans conditions... ses parents.

Un témoignage bouleversant, à lire pour que nous soit transfusé ce qui aide à mieux comprendre et aimer la Thaïlande et les Thaïlandais, pour le meilleur et pour le reste car, derrière le sourire, bat le cœur des hommes avant tout.

Mireille Disdero, Bangkok, mars 2015.

LEURS VOIX CROISÉES RÉSONNENT toujours dans les fibres de ma conscience. Chaque fois qu'un conflit éclate dans la famille, ma mère ne manque pas de rappeler toutes les épreuves qu'elle a eu à surmonter lorsque j'habitais son ventre. Elle a dû souffrir de la faim et se louer pour les récoltes en rizière, alors même qu'elle est femme de militaire, le plus haut statut auquel une famille de paysans comme la sienne peut prétendre. Elle a dû soutenir à deux bras son ventre lourd de moi tandis qu'elle allait louer ses services à des travaux multiples, un trop-plein de hargne au cœur. Elle a pensé me mettre à mort en se tuant à la tâche pour avoir de quoi se procurer maintes potions qui, une fois ingurgitées, renouvelleraient son sang. Qui, une fois ingurgitées, fortifieraient son cœur avide de liberté. Qui, une fois ingurgitées, écrabouilleraient à jamais mon âme innocente et déjà tenace. Mais je n'ai jamais montré le moindre signe avant-coureur de défaite face à ces potions, qui agissaient en fait comme des fortifiants pour le ventre de ma mère, lequel ne cessait de croître de jour en jour alors même que, de jour en jour,

ma mère attendait une lettre de l'autre bout du pays. Mon père n'avait pas donné signe de vie depuis que ma mère était enceinte, si bien que ma mère, le visage à présent buriné et tavelé avant l'âge, a dû ravalé sa fierté pour faire la tournée des membres de sa famille et même de ses amies. Mais qui donc aurait eu de l'argent à lui prêter, vu que je suis née dans une pauvreté crasse et que nul d'entre eux ne souhaitait me voir naître ? Ma mère a donc cessé de se louer à la journée. Elle a pris ses cliques et ses claques pour les échanger contre du riz blanc dans un autre terroir où on gagnait mieux en peinant moins. Ma mère m'a raconté qu'à force de privations et de maints travaux ingrats, elle a mis un peu d'argent de côté. De quoi tenir non plus jusqu'au soir mais jusqu'au lendemain soir. Moi-même, j'ai grandi en elle en me nourrissant du suc de sa misère.

Le jour où elle a réuni une somme suffisante, ma mère a pris la ferme décision de m'expulser de ses entrailles. Étreignant son ventre distendu où se voyait clairement un lacis de vaisseaux sanguins, elle est entrée voir le docteur.

Pour ressortir dans le même état physique, assorti d'une déception pour toute sa vie. Vu qu'elle avait trop attendu pour avorter. Vu qu'elle n'avait pas assez d'argent. Vu que j'étais un petit corps parfaitement formé – tels ont été les arguments du docteur. Mais ledit docteur ignorait sans doute qu'en ce corps parfait, l'esprit était si estropié que nul ne lui aurait jamais tendu une main secourable. Quant au cœur qui battait dans le même corps que ma mère, eh bien nos cœurs battaient à l'unisson d'une même détresse, partageaient les mêmes épreuves, mais ils se repoussaient comme des aimants de même polarité.

« Quel est son nom, madame ? Qu'est-ce qu'elle a ? Elle en a avalé combien ? Il y a combien d'heures de cela ? Par exemple ? Remplissez le formulaire, madame. Pouvez-vous vous faire rembourser ?... »

Ma mère fait au docteur un exposé de ce qui s'est passé et lui donne le nom de divers stupéfiants. Le docteur écoute puis disparaît de la salle. Il entre et s'approche. Sa main me tapote légèrement le bras. Une infirmière et une aide-soignante apportent un appareil pour prendre ma tension. Le docteur fouille mes yeux avec un pinceau lumineux. Prend mon pouls. Allongée, je me contente de regarder mes doigts de pied.

« On lui fait un lavage d'estomac, docteur ? demande l'infirmière, qui est en train d'appuyer sur la poire du tensiomètre.

Le docteur retire son stéthoscope.

— Ce ne sera pas nécessaire... Elle a repris conscience. »

Puis une drogue au nom bizarre est infusée dans mon système sanguin.

« Mettez-la sous perf... Une poche devrait suffire... C'est cela. »

Puis le docteur s'en va.

Un étroit chariot chargé d'accessoires médicaux divers est poussé vers mon lit. Une bande élastique est nouée autour d'un de mes poignets, si serrée qu'elle fait un bourrelet dans ma chair. Un coton imbibé d'alcool est frotté contre le dos de ma main. Sa fraîcheur insensibilise la zone. L'infirmière, de ses quatre doigts tendus, frappe le dos de ma main de trois coups secs. Mes veines gonflent à vue d'œil. Je détourne le regard quand l'aide-soignante prend une poche

À mon sang de buffle. Je suis un buffle – le sang de buffle est dans ma paume. Je suis le buffle de maman. Maman ordonne de me tuer. Elle veut mon sang. Elle prend mon sang pour le manger. Je voudrais bien donner mon sang à maman, mais elle le jetterait sans doute. Quel dommage ! Mon propre sang. Autant que je le jette moi-même. Quand il s'écoule sur le carrelage des toilettes, je marche dessus pour m'amuser. Je lève mon pied et l'abaisse doucement. Tchik, tchouk. Le sang gicle et se répand. Le carrelage en est tout rougi. Quel dommage, vraiment ! Mon propre sang devrait être plus utile que le sang de buffle de maman. Le sang de buffle, on en fait de quoi manger. Mais mon sang, on ne peut pas le manger. Il est tout partout épandu sur le carrelage. C'est alors que je lave le carrelage à grande eau. Avant que je sorte des toilettes, j'ai pris mon pied si longtemps que la tête me tourne. Le sang a une telle odeur ! Rien que d'y penser, j'en viens à me demander vraiment comment ces poivrots font pour avaler du sang frais aux piments.

Je m'amuse à faire remonter mon sang le long du tube et à le répandre, mais au bout de quatre jours je commence à avoir l'impression que c'est du gâchis. Alors je me dis que je vais le garder dans le bol du bac à eau, m'asseoir à côté et le regarder. Mais je ne le regarde pas longtemps. Quand quelqu'un veut entrer dans les toilettes, je dois le jeter en vitesse. Pas moyen de le cacher ; il n'y a pas la moindre cache dans les toilettes. Si j'en emplis un sachet et que maman le voit, ça va faire toute une histoire. Ce jour-là, j'ai laissé le sang couler dans le bol en inox. Le sang frais avance en vagues torses selon l'incurvé du bol. Je regarde avec intérêt les traînées de sang sur les flancs du bol qui se vident

FILLE DE SANG

ROMAN

Une jeune provinciale d'à peine vingt ans paie le prix d'une enfance et d'une adolescence misérables. Pour se venger des sévices, privations et humiliations qu'elle a subis ; pour implorer des bribes de tendresse de la part de parents qui rejettent son amour – son père militaire qui la répudie ou, au mieux, la brutalise ; sa mère, qui change d'homme comme de sarong et se défoule sur elle de ses frustrations – ; par esprit d'auto-destruction et en se calquant sur la cruauté ordinaire du monde rural qui l'entoure envers les animaux domestiques : de dope en perf, de fil en aiguille, cette provinciale joue avec son sang.

Un récit peuplé de types humains criants de vérité ; un texte dérangent, au style musclé, au verbe dru, qui donne de la Thaïlande de tous les jours une image authentique à mille lieues des clichés touristiques.

Arounwadi

Arounwadi n'avait pas tout à fait vingt et un ans lorsqu'elle a publié ce premier roman, en 1997. Enseignante dans une organisation d'aide aux anciens combattants, à Bangkok, elle a depuis écrit une douzaine d'ouvrages.

« Ce roman est basé sur une histoire vraie, mais la réalité n'est pas tout entière dans ce livre. La douleur fait partie de la vie ; elle n'est nullement un divertissement de l'âme. »

Traduit du thaï par Marcel Barang.



Ouvrage publié avec le concours de



Prix public France : 18 €